

Taja Kramberger

Poète et écrivaine

Docteure en anthropologie historique et sociale
Enseignante et chercheuse universitaire
Carpacciov trg 6, 6000 Koper, Slovénie
Vit à Paris depuis octobre 2012 (en conséquence de la persécution)
Adresse de contact: taja.kramberger@gmail.com

Date : Paris, le 23 décembre 2014

Association des écrivains slovènes (AES)

Tomšičeva ulica 12 – 1000 Ljubljana
Slovénie

À l'intention aussi des membres de l'AES,
Des organismes de l'AES,
Du public slovène et non slovène.

DÉCLARATION PUBLIQUE SUR MA DÉCISION DE QUITTER L'ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS SLOVÈNES

(Pour les lecteurs non slovènes j'ajoute dans la traduction, dans les notes et, parfois, dans le texte, les données et les explications élémentaires pour en faciliter la compréhension.)

Devant moi, sur ma table, reposent le mandat postal de l'Association des écrivains slovène (AES) pour la cotisation de l'année 2014 et le rapport sur le travail pendant le mandat expiré de son président sortant Veno Taufer.¹ Malgré tout ce que j'aie éprouvé et vécu dans mon pays natal, je payais la cotisation de l'AES, jusqu'ici, automatiquement. À partir de ce moment je vais arrêter de la payer. J'ai pris la décision d'en finir avec mon affiliation à l'AES, d'ailleurs congelée par protestation à partir de 2004 ou 2005 et maintenue depuis uniquement *pro forma*. L'AES a contribué à la mise en échec de beaucoup de mes luttes pour la justice sociale et les droits de l'homme dans le pays que, par bonheur, j'ai quitté (je n'ai pas une « nature dévouée et passive »), car les membres, femmes et hommes indistinctement, de l'AES ont participé, directement ou indirectement au déchaînement des effrénés différents contre moi. Une des épisodes de cette « traque libre » était les événements à la Faculté des sciences humaines à Koper culminant, un peu moins qu'un an (2011) après la purge « politico-académique » illicite au cours de laquelle ont été écartés pratiquement tous les « cadres pédagogiques » intellectuellement vivants, voire critiques, qui auraient pu donner une impulsion et une qualité à l'institution, dans l'apothéose du Poète Slovène Mondialement Connu² de son vivant flanqué par académiques locaux.³ L'impression indélébile, pour ne pas parler des

¹ Né 1933, poète slovène, prétendument dissident des années 1950/1960.

² Tomaž Šalamun, né 1941 et décédé le 27 décembre 2014.

³ La direction et presque tous les collaborateurs et toutes les collaboratrices de la Faculté des sciences humaines de Koper, Slovénie, mes ancien(ne)s collègues ; pour la purge universitaire à Koper voir blog [Rešimo univerzo](#).

conséquences de cette concordance notable de deux coteries équivalentes voire également sans valeur.

En lisant ainsi l'affabulation pompeuse et pathétique de Taufer sur « le rôle exactement défini de l'intellectuel dans la société » – je n'ai rencontré au cours de mes 42 ans de vie, à l'exception de mon mari et une infime poignée des gens, personne digne de cette caractérisation – j'ai eu des nausées. En lisant ensuite aussi sur l'« impossibilité de la réparation des injustices, notamment, scélérates », j'ai songé à l'assemblée générale de l'AES, en 2004, où l'on a, de façon scélérate, évincé Iztok Osojnik de son poste de directeur de la Vilenica.⁴ Le discours de pouvoir moralisateur et recyclé de Taufer évoque en premier lieu la galerie des figures grotesques du livre *le Stasiland* d'Anna Funder. Selon toute apparence, l'AES est en train de passer les dernières manifestations du *Männerklub* en s'accrochant avec une délectation rapace à un pouvoir, en apparence encore omnipotent mais, en fait, déjà pourri. Mais, quand même, il existe une différence très importante entre la République démocratique allemande et la Slovénie indépendante : dans la première, les catastrophes d'existence et les destructions des vies des gens se produisaient *surtout avant la chute du mur*, dans l'autre, les magouilles de la sorte croissaient avec exubérance notamment *après l'acquisition de l'indépendance et sous le couvert de la démocratie* – tout comme si la Yougoslavie opposait des limites à la délectation sadiste des obscurantistes provinciaux les plus abjects. Maintenant, au moment où les « Slovénes sont les maîtres chez eux », cette délectation voit devant elle un chemin sans entraves.⁵

Je ne vois aucune raison pour rester capturée par une association qui n'est que la caricature de la situation sociopolitique générale évoquée – et il est sûr qu'une telle persévérance ne représenterait pas l'honneur et n'apporterait aucun bien à personne. En fin des comptes, y être affiliée dépend de mon gré et il serait idiot d'y insister. Donc, c'est à cette affiliation superflue, dans laquelle je suis entrée naïvement, en 1995 ou, en 1996, que je renonce publiquement ici : **les lignes ici présentes sont ma déclaration définitive et irrévocable de ma retraite à jamais de l'Association des écrivains slovènes.** Par elles j'enlève à l'AES tout fondement juridique voire toute autorisation pour une distribution et publication de mes produits littéraires et intellectuels sous sa marque, de même dans le cadre « promotionnel » de la littérature slovène contemporaine.

Donc je retire à l'AES le droit à une manipulation quelconque de mon œuvre et de mon nom. Aussi je demande de l'AES de retrancher ma biographie de ses pages d'Internet. Cette interdiction n'est que l'expression de mon « souci de soi » et elle n'est nullement une autorisation faite à l'AES pour mettre en œuvre une *damnatio memoriae* à propos de ma personne et de mon œuvre. C'est que, malgré tout, j'étais un certain temps affiliée à l'AES

⁴ La plupart des documents et textes à propos de ces polémiques de 2004 ont été publiés dans la revue *Apokalipsa*, « *Dosjeji* », no. 84/85, Ljubljana, 2004.

⁵ L'existence d'une « internationale néo-staliniste », qui a encore moins à faire avec une gauche que sa précurseure, mais qui se sent à l'aise dans tous les camps politiques de la nouvelle gauche aux partis de l'extrême droite en passant par les groupement du centre, pourrait être détectée à travers les effets et les cibles de ses activités.

(approximativement : entre 1996 et 2004 ou 2005 je l'étais activement, et, ensuite, jusqu'à aujourd'hui, passivement, dans un état de congélation de protestation) : bien entendu, ces faits doivent rester enregistrés à côté de mon nom dans l'évidence chronologique des membres de l'association. Pour écrire les ouvrages littéraires, je n'ai nul besoin d'une association ni d'une affiliation. Bien au contraire, l'affiliation à l'AES m'est devenue assommante et, de plus, une honte. C'est parce que je fusse jusqu'à ce moment affiliée à l'AES, et, du point de vue formel, par ce fait la « collègue » de ses autres membres (bien que dans les faits je ne le sois plus déjà depuis longtemps), qu'un troupeau des *gracieux ignorants* se permette de façonner *urbi et orbi*, en accord avec leurs intérêts, mon image publique. Je ne veux aucunement contribuer à mon propre anathème ou à légitimer les agissements des *mauvais artistes qui ne font qu'intriguer pour causer la ruine des mieux d'eux* (Voltaire).

Je ne vais pas atermoyer par les détails. Quatre raisons principales pour lesquelles mon affiliation à l'AES m'est devenue insupportable sont les suivants :

1° En 2004, au temps où j'étais encore active dans l'AES et où il me semblait qu'une telle activité avait un sens, est survenu un « putsch » (de la « terreur molle ») à l'intérieur de l'association mais dirigé du dehors, permettant le passage de la « bride » de l'association, béni par les *anciens du métier politico-littéraire*, aux mains des *jeunes aspirant(e)s littéraires margoulin(e)s-néolibéral (néolibérales) et politiquement accommodée(s)*. La plupart de ces « héritiers », sinon tous appartenaient à l'orbite d'un éditeur, elle-même créée et mis en marche par les moyens publics mais récemment transmué en entreprise privée d'une meute restreinte des membres « matériellement sensibles » de l'AES (c'est bien à cette tendance qu'on s'efforçait, il y a une bonne dizaine d'années, à attirer l'attention dans une longue polémique semblable à celle qu'on mène de nouveau aujourd'hui – *nil novi sub sole*⁶). Aujourd'hui, je peux voir qu'aient passé du côté du mangeoire politique et financier aussi ce peu de mes compagnons de lutte avec qui je tentait d'empêcher que Iztok Osojnik n'aurait pas écarté, par une manigance illicite, de son poste de directeur du festival Vilenica. Osojnik représentait, par son activité inlassable et énergique dans plusieurs domaines de la vie culturelle, un tourbillon vertigineux de la liberté dans le sable mouvant de l'hypocrisie totale dans le champ littéraire en Slovénie. Or on l'a néanmoins fait. Peut-être *en tremblant de peur de se voir piquer devant leur nez le pognon, les couronnes de la gloire, de voir aller en perdition tant d'années de peine en concevant et réalisant des fourberies astucieuses*. Et sans cette destitution, on n'aurait pu privatiser *aujourd'hui* une maison d'édition *naguère* publique de manière si furtive et si facile.

Dans les circonstances de la polémique à propos de cette prise de pouvoir, j'ai été, à la fin de cette assemblée générale, légalement choisie pour l'authentifier le procès-verbal de l'assemblée générale de l'AES traitant le cas d'Osojnik et autres sujets désagréables. Le procès verbal a été entièrement contrefait : tous les fragments

⁶ Mojca Pišek, « Beletrina utrjuje svoj vpliv » [« (L'éditeur) Beletrina corrobore son influence »], *Dnevnik*, le 14 décembre 2014, p. 1, 3, 14.

polémiques y ont été soit lâchés, soit masqués et refaits selon le goût du groupe putschiste. **J'ai bien refusé de signer ce faux, mais la caravane continuait son chemin. Pour moi le fonctionnement de l'AES dans sa totalité n'était, à partir de là, plus légal et n'aurait pas dû l'être ni pour procureur d'État** (mais, selon toute évidence, ce mode de fonctionnement de l'association n'a pas été une exception).

2° Quand, en été 2010 à Koper, au cours des préparatifs pour la l'année scolaire suivante, immédiatement après la présentation des programmes d'études aux candidat(e)s pour l'inscription (« journée d'information »), j'ai été informé, de la part du supérieur de mon département, de la « rationalisation du processus d'études » à la Faculté des sciences humaines en vue d'une [« réduction des frais pour 330 000 € »](#) et d' [« augmentation d'efficacité de l'organisation du processus d'études »](#) (cf. V. Mikolič, doyenne, et R. Bohinc, recteur, **deux documents annonçant, en juin 2010, la purge à l'université** ; aujourd'hui, je ne peux que de me railler de cette nouvelle efficacité, car l'inscription, dans les programmes où collaborions moi et mes collègues exclus s'est abaissé de 70-90 %) et quand, à côté de moi, quatre ou cinq des collègues plus courageux ou courageuses et plusieurs étudiant(e)s (ces derniers étaient par la suite gravement harcelés ou, selon une autre recette éprouvée, achetés), se sont résolus à s'opposer aux discours dérangés et aux menaces des directions respectives de l'université et de la faculté, je **ne me suis aperçue de personne d' « enracinée dans le républicanisme de la société civile »** (cf. le rapport de Taufer) **de l'AES élevant sa voix pour les victimes de ce complot « académique » anti-intellectuel malgré ce que deux membres de cette association étaient attaqués au cours de la purge.** Le supérieur de mon département de l'époque, Škof Lenart, a mis en valeur sa qualité d'éthicien, de théologues et de philosophe aussi en se permettant, à cause de ma popularité parmi les étudiants et de ma bonne réception dans le milieu, un dernier petit abus de préposé (en espérant augmenter l'inscription dans son programme sur mon dos un instant avant de procéder, avec son équipe de demeures, à ma *défenestration* presque littérale).

Ce Monsieur, « collègue » d'autrefois, a mis, en tant que supérieur du Département de l'anthropologie et un des réalisateurs principaux, sinon aussi le coauteur, des règlements nouveaux, beaucoup de zèle dans la réalisation de sa tâche d'épuration de son département.

Sans un clin d'œil, et de façon totalement illicite, il s'est débarrassé d'un tiers de la population enseignante de son département. Ce défenseur vigoureux de l'éthique humaine a été invité, en février 2014, probablement en tant que « l'intellectuel slovène bien enraciné », à la causerie au siège du PEN club slovène, rue Tomšičeva 12 ([l'invitation est venue du PEN club slovène et de la part du Comité féminin « Mira » du Centre PEN slovène](#)). J'ai, bien entendu, réagi énergiquement, et par écrit (le 12 février 2014), à cette perversité qui rappelle la ronde crapuleuse des « *équivalents* » aux sciences humaines à Koper en octobre 2011. Mais ces préoccupations par les carnivals des pervers dans un monde de filous lointain qui est

d'autant plus heureux, plus défigurés sont ses dirigeants spirituels, me semble toujours plus un gaspillage du temps.

3° Après la purge à l'université de Koper, quand mon existence en Slovénie est devenue menacée économiquement et physiquement et mon image social, dans ce pays des dénigrement et des intrigues (en tant que stratégies politiques cruciales et pratiquement uniques), salie des pieds à la tête, j'ai présenté, à titre de « poète internationalement reconnue » et dans le seul but de m'épargner le chômage, mon dossier de candidature pour la bourse de travail de l'État que j'aurais dû obtenir selon tous les critères (comme, en 2005), car mes activités et publications dépassaient de plusieurs fois toutes les demandes du concours public. La bourse a été attribuée, *entre autres*, aux gens dont les produits n'ont même pas été propres à être comparés, d'après aucun paramètre proposé, à mon œuvre et mon « activité productive et visible » pendant la décennie et la demie – mais c'est bien la diffamation de ma personne, à laquelle s'adonnaient certains d'entre eux, qui s'est montrée, après 2010, le moyen d'accélération inouïe de leurs carrières). **Mes deux candidatures successives ont été refusées par l' « explication » que, « pendant la période passée, je n'étais plus reconnue, par le public spécialisé, comme l'auteure de sommet ».** J'ai été « reconnue » comme l'auteure de la sorte quelques années auparavant.

Cette « argumentation » est l'œuvre du même jury des « spécialistes » auprès de l'Agence nationale du livre, qui a refusé, sous la présidence d'Aleš Berger, membre de l'AES ou du PEN club, peu importe (autres membres de ce jury pérennisé sont : Alenka Zor Simoniti, Štefan Vevar, Matevž Kos, Mladen Dolar, Marko Sosič), le soutien à la traduction et publication de Patrick Modiano, Prix Nobel de littérature de 2014. Plus tard, quand, des hauteurs nobéliennes, un faisceau de lumière s'est tourné vers les errances de ce consistoire provincial, son président s'est répandu en mensonges : Modiano aurait être « son écrivain le plus préféré » – c'est l'éditeur Jože Piano qui a tiré l'attention sur cette manifestation de la « compétence » du président du jury.⁷

4° Et la quatrième intrigue caractéristique du milieu slovène (il y en a plus mais ici, je m'arrête à celles qui sont liées au sujet de ma déclaration) : une machination soigneusement préparée, dans le PEN club slovène pendant l'hiver 2012–2013 dans laquelle ont participé maint(e)s membres de l'AES (sous beaucoup d'angles, la composition des deux compagnies, AES et PEN club, n'est qu'une transposition symétrique et réciproque, et, de plus, les deux associations sont installées dans le même immeuble aux étages superposés – le pays slovène est d'une petitesse embarrassante).

Par cette machination, au moins trois intellectuelles indépendantes et souveraines, écrivaines et militantes, dont moi-même, ont été remplacées par les

⁷ Jože Piano, « Z žalostno nostalgijo zaznamovan Nobelovec », *Pisma bralcev, Delo*, octobre 2014.

écrivassières propres à l'usage domestique et convenablement non profilées, déboussolées du point de vue intellectuel et insipides dans leur écriture, qui ont été ensuite « élues » par la machine à voter et devenues si enthousiasmées par leur ascension sociale et la compagnie académique glorieusement décente qu'elles étaient immédiatement prêtes de nous noircir en tant que personne et de présenter notre lutte longue et déterminée pour l'égalité des droits comme une ambition « radicale » ou égoïste (i. e., enfin, comme le réflète fidèle de leur propre agissement). Par cette noble manœuvre a été créée la section féminine du PEN club slovène appelée « Mira ».

Ainsi, je ne peux que constater que, pendant presque deux décennies de mon affiliation à la AES, je n'ai pas joui de beaucoup d'avantages. Mais, en revanche, je pouvais avoir beaucoup d'expériences avec les ennuis et les magouilles, voire je pouvais accumuler une quantité des expériences de vie dramatiquement provinciales. Aussi longtemps que les luttes sociales en Slovénie m'ont semblé encore avoir un sens, j'ai lutté et je me suis exposée aux attaques des tenants des pouvoirs différents. Je n'ai plus cette illusion et ma vie et mes engagements se déroulent ailleurs. Cette déclaration-ci est à comprendre comme un des derniers actes de cette coupure. J'espère néanmoins que quelques-uns des jeunes gens, poètes, écrivains et écrivaines un jour continueront *honnêtement* mes efforts. De même que j'ai compris progressivement, en analysant l'activité et l'écriture de Vladimir Bartol,⁸ que c'est bien cet homme qui était le personnage central surmontant en hauteur le marécage sifflant et ondoyant de la littérature locale et le signifiant essentiel de la période littéraire des années trente en Slovénie (c'étaient les usurpateurs idéologiques d'un centre autoproclamé qui ont fait une large dissémination de leurs noms tout en les faisant dorer dans toutes les espèces des livres idéologico-historiques et des *who's who* comme autant de références centrales), ainsi, dans l'avenir, un chercheur compétent et conséquent comprendra, après avoir fait les analyses sérieuses des situations sociale, historique, culturelle et littéraire et moyennant l'analyse du discours social et des langages littéraires différents, les dimensions horribles de l'effondrement culturel et littéraire survenu, pendant les décennies, suivant la proclamation de l'indépendance en conséquence de la promotion de l'ensemble des prétentieux, flagorneurs, narcisses et nigauds de l'ancien et du nouveau régime réunis dans une espèce de nouvelle classe. Il est possible aussi que l'on s'en doutera et le saisira quelque part ailleurs plus t t que dans le « pays d'origine » car, pour le voir, on a besoin d'une distance – qu'elle soit spatiale, temporelle, intellectuelle. Or dans le pays lui-même il n'y a aucune.

Je sens plus de proximité poétique avec la *forêt qui respire* de Dejan Koban (*mon peuple n'est pas un poker n'est pas gibier n'est pas morceau du temps mon peuple est un camping de nudistes à moitié désagrégé où tout le monde brandit son pénis et les femmes se laissent niquer par n'importe qui passe si seulement il nous répand les perles plastiques sur nos cheveux*) qui n'est pas affilié à l'AES qu'avec ce qui s'insinue, dans le champ littéraire

⁸ Écrivain slovène, 1903–1967, auteur d'une série des nouvelles, des critiques et des essais ayant introduit la psychanalyse en Slovénie et du roman *Alamut* (Éd. Modra ptica, Ljubljana, 1938) traduit en français en 2001. De son vivant, lui et ses œuvres étaient, dans le milieu slovène, fortement dépréciés (aussi ses textes sur la psychanalyse et autres).

slovène, comme une liberté grande mais aussi consommée d'avance et qui n'est rien d'autre qu'une messe mortuaire pour les poètes meilleurs et plus intelligents que l'équipe nationale, mais rejetés et effacés.

Tout comme Stendhal le savait pour la France du XIX^e siècle, ainsi, en Slovénie du XXI^e siècle, beaucoup de conflits, de crailleries, d'injures, de pamphlets, de persiflages, de satires et de coups seront nécessaires pour que les lecteurs slovènes, rendus incapables de l'émancipation à cause du lavage de cerveau par les ouvrages imbéciles du canon littéraire slovène depuis longtemps, parviennent au pouvoir souverain d'entreprendre leurs propres reconnaissances des poètes fort(e)s et de discerner ceux ou celles que l'*establishment*, moins muni d'outils intellectuels qu'eux mais, en revanche, d'autant mieux d'installations secrètes et « politiques » (produisant la jonction lucrative de la critique « littéraire », de l'*acadème*, de l'édition, des médias et de la « politique »), parvient, de façon sournoise mais toujours autoritairement, à faufiler à cette place. Dans un pays des hypocrites et des succédanés, il n'y a pas de place pour la graine originelle. Srečko Kosovel⁹ et Zofka Kveder¹⁰, non reconnus que *post mortem*, le savaient très bien, et un petit nombre des gens doués marginalisé(e)s à jamais aussi. Malgré cette connaissance, il n'y aura aucune sortie de cette clôture ruineuse pour la société aussi longtemps que la littérature et les autres domaines de la vie culturelle restent la possession des chefs de mafia et des clans de clientèle postés – aussi moyennant les représentants ou délégués – sur les positions de pouvoir, et aussi pendant l'absence d'une *population suffisamment instruite et eo ipso d'un lectorat autonome, voire indépendant des souffleurs*, qui serait à lui seul capable de reconnaître et de détrôner les imposteurs culturels.

Selon toute évidence l'État slovène s'est décidé, dans un moment de la non souveraineté politique et intellectuelle endémiques, comme dans tant des moments jusqu'à présent, de s'enfermer dans le *ghetto d'une nostalgie foyeriste*, du type *Heimat*, et de n'envoyer dans le monde ambiant,¹¹ avec un soutien copieux provenant du budget national, que les littéraires collaborateurs, mauvais et moralement indignes dont le placement éphémère n'est garanti que par ce soutien, par les décorations maquignonnées¹² par l'offre des services de retour payés par l'argent public. Il faut en ajouter les adeptes états-uniens du temps du régime yougoslave,

⁹ Un de plus grands poètes avant-gardiste slovène du XX^e siècle, 1904–1926. Il a écrit plus de 1000 poèmes, plusieurs articles et réflexions sur la littérature slovène. Son œuvre était confiné, après sa mort et pour un demi siècle, par son « collègue » (hostile et réactionnaire) Anton Ocvirk, futur professeur de la littérature comparée à l'Université de Ljubljana.

¹⁰ Une écrivaine émancipée, femme engagée et productive, 1878–1926, qui a passé, à cause des poursuites « domestiques », la plupart de sa vie hors de la Slovénie (Trieste, Bern, Prague, Munich, Zagreb).

¹¹ Malheureusement en proie de la vénalité néolibérale presque totale.

¹² Par exemple, l'*Ordre du Chevalier des Arts* décerné à Aleš Šteger, le poète qui accompagnait protestations publiques contre les malversations économique, corruption généralisée et l'impunité des grands fraudeurs en 2012 [installé dans la vitrine d'un grand magasin en écrivant son livre d'un jour](#) ... Au décernement de cette décoration, le diplomate français envoyait à la « conquête de la France » cette personne protégée qui participait, un an après ce décernement, à la privatisation suspecte d'une maison d'édition auparavant publique, et qui est, par certains des poètes engagés en Slovénie, pourtant connu sous une lumière quelque peu différente. [[voir l'article avec le discours de M. Mourier ici](#)].

depuis toujours bien soutenus, et le mannequins « protestataires » de vitrine et autres pantins abondamment rémunérés. De temps en temps le jury de « spécialistes » littéraires d'État leur ajoute quelque personne écrivante de sexe féminin pour empêcher de voir qu'il fasse ce qu'il fasse, à savoir, qu'il maltraite, discrimine, dégrade de façon systématique les femmes intelligentes, socialement engagées, pertinentes sans égard à ce qu'elle soient intellectuelles, écrivaines, poètes, traductrices ou militantes. En été 2003, quand j'ai essayé à lancer se sujet dans l'introduction à un numéro de la revue *Literatura* (« [Aberaciji v slovenski poeziji: ženska in vednost. Ali Nekaj tez o reakcionarni kulturni revoluciji, ki smo ji priča / Deux abérations dans la poésie slovène : les femmes et le savoir ou quelques thèses sur la révolution culturelle réactionnaire à présent](#) », 2003, an 15, no 145-146, p. 1-9), il n'y avait, dans les domaines de la littérature et de la critique littéraire en Slovénie, aucune femme qui se serait tenue debout, qui aurait été intellectuellement active et pertinente et qui m'aurait donné son soutien. Encore aujourd'hui je ne compte pas sur un soutien plus considérable bien que les institutions officiellement reconnues, supposées lutter pour l'émancipation artistique des femmes, aient vu une prolifération considérable, et bien que c'était probablement bien moi qui a fait, au cours de ces dernières deux décennies, le plus de choses pour les femmes dans le domaine littéraire en Slovénie, ne soit-il que par mon expérience épuisante (que je ne saurai pas désavouer parce qu'elle fasse la partie intégrante de ma vie) : *j'ai ouvert l'espace pour les autres*. Pour les autres et non pas exclusivement pour moi-même ; les propriétaires de la littérature slovène ont démolé, et avec accélération, l'espace que j'aie réussi à me faire bien parce qu'il représentait la *constitution d'un lieu structurel comportant une dose de liberté pour la création féminine à l'intérieur de la zone sous leur contrôle* pour qu'il ne puisse pas fonctionner comme une prise pour les autres (en passant, ils ont dénaturé aussi mon idée de la création de la section féminine auprès du PEN club slovène, bien entendu avec le concours des « collègues » présomptueuses auxquelles et l'initiative et le rôle des réalisatrices ont été finalement décernés). Je l'ai formulé avec le soin de ne pas réduire les femmes à leur dénominateur commun (biologique) présupposé, et je ne l'ai fait pour ma propre gloire et mon propre intérêt, ou bien pour ce petit morceau du pouvoir qui ne peut satisfaire que personnes portées par leur bêtise exorbitante et leur instruction médiocre. Enfin, j'ai tenu mon cours en histoire des femmes et sur les mécanismes de la construction sociale des genres à l'université pendant six ans, et j'ai écrit tout une série des textes présentant mes analyses des stratégies d'effacement socioculturel des femmes dans le passé, ainsi que je peux sans peine démontrer ma compétence sur ce sujet. Entre-temps, presque toutes les poètes et écrivaines – à une poignée d'exceptions près avec qui je maintiens encore les contacts et la coopération - se sont laissées soumettre à la politique de la pression et de la production d'une *apparence vide de la liberté des femmes et de la démocratie* dans le champ littéraire en Slovénie.

Mon expérience sera peut-être plus importante pour les poètes et écrivaines à venir qui disposeront *effectivement* d'un savoir nécessaire et qui – comme moi par exemple – oseront vivre les risques que comportent les décisions humaines souveraines et responsables, et écrire *leur propre souveraineté* d'une manière honnête et intelligente ; mais elle ne saurait être nullement importante pour les femmes qui, aujourd'hui, se laissent ramasser dans un recoin ombreux du champ littéraire octroyé à elles par les écrivains anti-intellectuels maussades, et qui, de façon prétentieuse mais erronée, pensent qu'il y a, dans cet assemblage de

circonstance, quelque chose d'émancipé ou féministe. Bien entendu, les vraies intellectuelles, écrivaines et poètes n'entreprendraient cette marche sur ce pouvoir de peu de valeur et de force même sous une menace de poursuites ou de mort.

D'ailleurs, ce monde obscur de la paralysie mentale et des chorégraphies des potentats, où les écrivains ne sont que les franges sur les rideaux de théâtre, et les écrivaines que l'odeur frêlement sensible des cierges éteints est déjà, si éloigné du mien que j'éprouve une sensation d'absurdité en reprenant conscience que j'intervienne, par ces lignes, *dans une réalité réellement existante et non pas dans une fiction chétive*. C'est cette réalité délirante, contagieuse comme la peste dans un pays peuplé uniquement par les négativités « spontanées », voire naturalisées, et ravagée en même temps par la névrose obsessionnelle de la positivité (« constructiviste »), que j'aie avisé en toute clarté quelques jours d'ici, quand ma collègue m'a envoyé sa postface pour un livre qui est en train de paraître chez un éditeur slovène devenu de renommée pendant ce dernier temps. Dans son texte, très sérieux et hôte, les rédactrices ont rayé tous les fragments avec citations prises dans mes écrits, mon nom aussi a été rayé de la liste de la littérature utilisée (à côté des noms d'Iztok Osojnik, Pierre Bourdieu et Loïc Wacquant ; enfin, la compagnie effacée n'est pas sans charme). Au sommet du document, on a mis en grandes lettres rouges : « LÂCHER L'OMBRÉ VERT ».

Mon œuvre en slovène qui reste derrière moi est assez vaste et assez différenciée, divergente et intense pour que, en Slovénie, on puisse la ruminer, cracher, se l'emparer ou se l'approprier indistinctement encore deux siècles. Comme mon temps est essentiellement plus court que cette *longue durée* et les lents changements des mentalités retranchées, j'aimerais pourtant avoir *hic et nunc* un peu de ma vie à moi. Malgré toutes les imperfections dues pour une part au milieu défiguré de la culture slovène et, pour l'autre, à des bâtons innombrables mis dans mes roues et aux obstructions incessantes de ma créativité entreprises par mes braves « compatriotes » de deux sexes, je suis parfaitement contente de mon œuvre slovène et je ne ressens aucune obligation de faire encore n'importe quoi dans cette langue. Ce chapitre de ma vie est pour moi *ad acta*.

Nonobstant il serait erroné de penser que je sois aigrie en raison d'une ou de plusieurs choses meurtrières que mes compatriotes m'ont jouée. Point du tout, et même malgré le fait que, en Slovénie, toute une volée de mouches provinciales, anémiques et déniaient s'accroche à mes ouvrages, bien sûr sans les citer ou évoquer et sans compréhension élémentaire de l'épistémologie de mon travail, mais de toute évidence persuadées que l'on puisse ramper jusqu'à la lumière en se glissant sur les connaissances des autres. Je reste fidèle à ce que j'aie écrit il y a une bonne dizaine d'années : *vivre avec une histoire enlevée de l'au-dessous de tes pieds, sachant que l'on t'a pris ou te prendra tout et s'appropriera de tout sans que pour autant tu en aies moins*.

Et, depuis ce que je ne vis plus en Slovénie, j'ai pu constater combien agréable est la vie dans un pays gouverné, en général, par les valeurs républicaines où toutes les formes des luttes d'arguments sont légitimes sans que les appareils d'État et leurs agents consacrés se sentent interpellés à intervenir indiscrètement dans les entrailles des habitants, et sans que,

pour les femmes fortes, les psychopathes et vilains différents inventent, sans conséquence pour eux-mêmes, les diagnostics psychiatriques qui, en réalité, ne font que convenir aux producteurs de ces inventions eux-mêmes (quant au diagnostic que l'on m'a collé dans mon « pays d'origine » – à l'encontre du fait qu'il n'ait aucun fondement médical et qu'il ne soit le résultat d'aucun traitement simplement parce qu'un tel traitement n'a jamais eu lieu – il est en Slovénie si gonflé et, en quelque sorte, monumental qu'il ne soit nullement difficile à deviner, lequel des « poètes de sommet » [*top poets*] en est l'auteur). Selon toute apparence, j'ai touché au nerf la pointe des grands hommes imaginaires slovènes. En vivant et agissant, dans un milieu qui accepte la diversité et l'hétérodoxie effectives comme les distinctions civiles et non pas comme les facteurs dérangeants, toute cette camelote des mentalement sous-développés devient évidente. La vie dans un milieu normal apporte inévitablement, à côté de plus grande volonté de créer, le regard éloigné sur l'endroit laissé derrière. Et de là où je me trouve maintenant, le milieu slovène me semble – cette fois sans ironie – plus approprié à la cueillette des champignons, à la pêche à la ligne, aux *maintes jacasseries bigotes*¹³ qu'à une création ou travail intellectuel sérieux. Chaque enfant doué qui, dans d'autres circonstances, pourrait développer ses potentialités, né dans ce milieu, me fait pitié. Mais on n'est pas en état d'aider tout le monde, le moins ceux qui ne savent pas qu'ils ont besoin d'une aide parce que la mesure de leur malheur ne leur a pas été donnée.

J'espère d'avoir su vous donner au moins une appréhension du fait que, en Slovénie, une affiliation à un organisme officiel (« public ») soit inévitablement contentieuse en ce qui concerne l'éthique, humiliante et économiquement nuisible. Ma décision est donc claire et bien fondée.

Je vous souhaite une bonne année.

Taja Kramberger

¹³ Citation de Janez Trdina, 1830–1905, auteur slovène de la deuxième moitié du XIX^e siècle dont l'importance réside notamment dans ses notations anthropologiques du monde rural.